



Cultures & Conflits

68 | hiver 2007

Circulation et archipels de l'exception

Panorama des théories des relations internationales. Contester pour innover ?

From contestation to innovation? A panorama of international relations theories

Emmanuel-Pierre Guittet et Amandine Scherrer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/6943>

DOI : 10.4000/conflits.6943

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2007

Pagination : 167-173

ISBN : 978-2-296-05120-1

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Emmanuel-Pierre Guittet et Amandine Scherrer, « Panorama des théories des relations internationales. Contester pour innover ? », *Cultures & Conflits* [En ligne], 68 | hiver 2007, mis en ligne le 18 avril 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/6943> ; DOI : 10.4000/conflits.6943

Creative Commons License

Chronique bibliographique. Panorama des théories des relations internationales. Contester pour innover ?

Emmanuel-Pierre GUITTET

Emmanuel-Pierre Guittet est docteur en sciences politiques (université Paris-X Nanterre), chercheur post-doctoral au Centre international de criminologie comparée (CICC) de l'université de Montréal, rédacteur associé de la revue Cultures & Conflits et membre du Centre d'études sur les conflits.

Amandine SCHERRER

Amandine Scherrer est docteur en sciences politiques (Institut d'études politiques de Paris), chercheur post-doctoral au Centre d'études et de recherches internationales (CERIUM) de l'université de Montréal et membre de la Chaire du Canada du droit international des migrations (CDIM).

Macleod A., O'Meara D. (dir.), *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*, Montréal, Athéna éditions, 2007, 515 p.

Battistella D., *Théories des relations internationales*, Paris, Presses de Sciences-Po, (2^e éd.) 2006, 588 p.

Si on ne compte plus les ouvrages proposant en langue française des « introductions » aux relations internationales ou encore des « dictionnaires » éponymes, aucun ouvrage – à de rares exceptions près – n'avait alors jusqu'ici traité exclusivement, en français, des développements théoriques de la discipline des relations internationales. Pourtant, de tels réflexions et débats ont fait l'objet d'une production livresque qui a connu un essor considérable ces cinquante dernières années dans le milieu académique anglophone. Une des raisons manifestes de ce quasi-silence éditorial, particulièrement en France, réside sans nul doute dans la structuration même du champ universitaire français qui peine à accorder aux relations internationales un statut de discipline à part entière. Il existe certes une tradition d'histoire des

relations internationales, comme il existe un grand nombre d'ouvrages sur le droit international (public ou privé) et un intérêt clair – et non des moindres – des sciences politiques pour les cadres, les actions et les acteurs de la scène internationale. Cependant, il faut bien reconnaître ici que les relations internationales n'ont été le plus souvent traitées que comme des excroissances de ces disciplines maîtresses que sont l'histoire, le droit et les sciences politiques¹. Le fait de parler de théorie des relations internationales a souvent suscité des moqueries ou, tout du moins, des interrogations et une forme de scepticisme partagée par les tenants de la vieille garde du monde académique. Il y a là un paradoxe, en tous les cas pour la science politique, à la vue de sa propre histoire d'émancipation académique envers le droit. Plus généralement, il y a là une incompréhension envers une discipline des relations internationales qui, vieille de cinquante ans, afficherait des prétentions théoriques et un langage jargonnant. Les relations internationales sont en effet le plus souvent présentées sous des formes thématiques (équilibre des puissances, sécurité internationale, etc.) et sectorielles (économie internationale, politique étrangère, etc.), mais plus rarement sous l'angle de leurs théorisations. Produire un livre de théories propres aux relations internationales en langue française relèverait-il ainsi de la provocation ou de la mystification ? Il existe pourtant un vide en la matière quand on considère le nombre incalculable de manuels de théories des relations internationales publiés chaque année en langue anglaise, qui montrent une vitalité intellectuelle indéniable et une préoccupation complexe mais cohérente pour se donner les moyens de penser l'international, ses situations, ses acteurs et les facteurs endogènes et exogènes de leurs actions et/ou de leurs inactions.

C'est ce vide que proposent de combler les deux récents manuels en langue française chroniqués ici. Le premier est une réédition du tout premier effort de synthèse et de mise en récit des théories de relations internationales, édité en 2003 en France aux Presses de Sciences-Po. Dans la première version de son ouvrage, Dario Battistella, professeur de sciences politiques à l'Institut d'études politiques de Bordeaux, avait ainsi contribué à faire connaître au monde non anglophone des débats bien établis, constitués de prises de positions académiques et politiques fortes, mais aussi d'oppositions irréductibles entre tenants d'une vision stato-centrée des relations internationales (la ges-

1. Cette question de la place des relations internationales dans le champ académique français fait l'objet de préoccupations depuis les années 1960 et ce, notamment via les prises de position et les publications de Raymond Aron pour n'en citer qu'un. Le cas de Raymond Aron est particulièrement intéressant puisque c'est par l'entremise de Stanley Hoffmann que ses travaux ont été diffusés aux Etats-Unis, sans pour autant susciter un relais similaire en France et une possibilité d'initier avec assurance une école française de relations internationales. Voir Aron R., « Qu'est ce qu'une théorie des relations internationales ? », *Revue française de science politique* (RFSP), vol. 17, n°5, 1967, pp. 837-861. C'est d'ailleurs un des enjeux de l'article publié par Marcel Merle dans la même revue de science politique seize ans plus tard. Voir Merle M., « Sur la problématique de l'étude des relations internationales en France », *Revue française de science politique* (RFSP), vol. 33, n°3, 1983, pp. 403-427.

tion des rapports d'Etats à Etats) et les tenants d'une vision multi-centrée, axée sur la pluralité des acteurs produisant l'international. La réédition de son ouvrage en 2006 ² est l'occasion pour Dario Battistella d'affiner la présentation de ces paradigmes utilisés en relations internationales et d'en actualiser les enjeux théoriques. Le second manuel est un ouvrage collectif dirigé par Alex Macleod et Dan O'Meara, professeurs de sciences politiques à l'université du Québec à Montréal (UQAM), publié aux éditions Athéna (Montréal) ³, qui vise également à permettre à des étudiants francophones de s'appropriier non seulement la teneur des débats, le vocabulaire plein de « néo » et d'« ismes » qui les caractérisent, mais également les outils et les orientations épistémologiques proposés par les différents courants théoriques des relations internationales.

S'il y a, à proprement parler, une même volonté pédagogique dans ces deux manuels, la démarche suivie est cependant sensiblement différente et se manifeste avant tout par l'agencement et la structure interne de chaque ouvrage. L'ouvrage de Battistella se divise en trois parties : la première appréhende les relations internationales dans une perspective historique. La deuxième partie est une synthèse en six chapitres de ce que l'auteur présente comme les six principaux courants théoriques animant les débats de la discipline des relations internationales : le « *paradigme réaliste* », « *la vision libérale* », la « *perspective transnationaliste* », les « *analyses marxistes* », les « *approches radicales* » et le « *projet constructiviste* » ⁴. Quant à la troisième partie, elle fait l'objet d'explications théoriques appliquées à des questions thématiques classiques comme la politique étrangère, la sécurité et les rapports entre guerre et paix.

L'ouvrage dirigé par Macleod et O'Meara est, lui, divisé en dix-huit chapitres. Le premier chapitre est un exercice d'introduction à la théorie des relations internationales répondant ainsi aux différentes objections classiques qui lui sont faites ⁵. Le deuxième chapitre rend compte des conditions d'émergence d'un modèle explicatif dominant dans les études de relations internationales et explicite ainsi la structuration des débats, y compris dans leurs développements les plus actuels. Les quatre chapitres suivants examinent les approches qui constituent le cœur de ce modèle hégémonique : le réalisme classique (chapitre 3), le néo-réalisme (chapitre 4), le libéralisme (chapitre 5) et le néo-libéralisme (chapitre 6). Dans une perspective historique qui ne saurait être linéaire, les chapitres 7 à 14 traitent des différentes oppositions, contestations et revendications théoriques contre cette orthodoxie. Enfin, les chapitres 15 à 17 présentent l'état des

2. Battistella D., *Théories des relations internationales*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2003, (2^e édition, 2006).

3. Macleod A., O'Meara D. (dir.), *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*, Montréal, Athéna éditions, 2007.

4. Battistella D., *op. cit.*, pp. 113-306.

5. Macleod A., O'Meara D., chap. 1, « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? », *op. cit.*, pp. 1-17.

débats dans des domaines de recherche particuliers comme l'économie politique internationale (chapitre 15), les études de sécurité (chapitre 16) et la question de l'éthique dans les relations internationales (chapitre 17). Le dernier chapitre est une conclusion en forme de mise en garde sur les biais normatifs de ces différentes approches et une invitation à poursuivre la stimulante réflexion théorique en dehors des sentiers battus.

Si l'ouvrage de Battistella a également le mérite d'exposer les tensions épistémologiques et méthodologiques des variantes des théories propres à cette discipline particulière, celui dirigé par Macleod et O'Meara les restitue plus clairement en obéissant à une logique de comparaison. Chaque chapitre est ainsi construit de la même manière : un rappel historique du courant théorique traité, suivi d'un exposé de ses postulats épistémologiques et enfin de ses postulats ontologiques. Cet effort pédagogique indéniable envers l'étudiant imprégnant aux relations internationales est des plus gratifiants lorsqu'il s'agit de se former aux différences de ces approches, différences parfois subtiles mais toujours suivies d'effets (théoriques et pratiques). L'élaboration, en fin de chaque chapitre, d'explications des concepts-clefs du courant traité est là encore, d'un point de vue pédagogique, très pertinent. Par ailleurs, et c'est sans doute là une plus-value manifeste du manuel dirigé par Macleod et O'Meara, rien ne parle mieux à un étudiant qu'un exposé didactique d'une théorie à l'aide d'un cas pratique. C'est ainsi que la grande majorité des chapitres se conclut sur l'application empirique des cadres théoriques traités sur un thème d'actualité identique : l'intervention militaire américaine en Irak. Cette actualité fait aussi l'objet de mentions dans le manuel de relations internationales de Battistella, mais pas d'étude systématique en fonction des écoles et des courants de relations internationales. En revanche, Dario Battistella est l'auteur de nombreux articles sur le sujet, mais aussi d'un ouvrage entièrement dédié à la question irakienne comme « *retour de la guerre* ⁶ ». Rendre accessible des travaux parfois difficiles d'accès, à haute densité théorique, n'est-ce pas là le pari ultime d'un manuel ?

Les pièges les plus évidents d'un tel exercice de synthèse, à valeur pédagogique, sont nombreux, et rares sont les ouvrages qui ne tombent pas dans la simplification et qui ne sont pas sans produire des confusions ou des erreurs d'interprétation. C'est sans doute la grande qualité du manuel collectif dirigé par Macleod et O'Meara qui évite une présentation caricaturale des grands enjeux des débats des relations internationales. En effet, nombreuses sont les publications qui s'efforcent d'historiciser la chronologie des débats dans un

6. Battistella D., « Prendre Clausewitz au mot : une explication libérale de "Liberté en Irak" », *Etudes internationales*, vol. 35, n°4, 2004, pp. 667-687 ; Battistella D., « Liberté en Irak ou le retour de l'anarchie hobienne », *Raisons politiques*, n°13, 2004, pp. 59-78 ; Battistella D., *Le Retour de la guerre*, Paris, Armand Colin, 2006.

7. Un triptyque devenu un classique après la publication de l'article de Yosef Lapid en 1989. Voir Lapid Y., "The third debate: on the prospects of international theory in a post-positivist era", *International Studies Quarterly*, vol. 33, n°3, 1989, pp. 235-254.

triptyque devenu classique⁷ (idéalistes *versus* réalistes, néoréalistes *versus* néolibéraux et positivistes *versus* post-positivistes), mais qui n'évitent pas ainsi le biais téléologique évident d'une telle présentation. L'ouvrage de Battistella évite également ce piège, mais la forme adoptée pour la présentation des différents courants n'offre pas la même lisibilité, ni la même exhaustivité que le manuel dirigé par Macleod et O'Meara. Mais pourrait-on reprocher à un auteur de ne pas avoir réalisé ce qu'un collectif de quatorze professeurs, chercheurs et doctorants a su produire en trois ans de travail ? Certes non.

Une autre difficulté évidente dans tout travail de restitution de l'origine, des développements et de l'actualité de théories est l'incroyable dynamisme éditorial. Quelle maison d'édition n'a pas sa collection dédiée à l'international, quelle que soit son orientation ? Écrire un manuel de relations internationales, c'est être condamné par conséquent à le réactualiser régulièrement, tant la recherche et la production livresque en la matière est immense et les développements théoriques qui en découlent, fulgurants. Toutefois, et c'est ce que soulignent les auteurs/directeurs des deux manuels dont il est ici question, la discipline des relations internationales s'est construite sur des logiques et des paradigmes dominants qui, s'ils sont de plus en plus contestés, opposent une résistance propre à maintenir des lignes de clivage durables et à entretenir bien souvent des débats sans fin et des dialogues de sourds. C'est le cas notamment des approches rationalistes en relations internationales, attaquées de toutes parts par des approches alternatives diverses et variées qui se rejoignent, *a minima*, sur le rejet du choix rationnel comme modèle explicatif des relations internationales. Cette opposition, que Robert Keohane a qualifiée de « *rationaliste versus réflexiviste* »⁸, permet de différencier d'une part le paradigme aujourd'hui dominant des relations internationales, constitué des écoles néoréalistes et néolibérales (ou la synthèse « *néo-néo* », selon l'expression d'Ole Wæver⁹), qui partagent la même conception positiviste et rationaliste des relations internationales, et d'autre part les autres courants, dénommés tour à tour comme « *post-positivistes* », ou encore « *théories critiques* » ou « *radicales* ».

Cette différenciation centrale dans les débats en relations internationales est prise en compte et restituée dans le manuel de Battistella et dans celui dirigé par Macleod et O'Meara. Toutefois, là où Dario Battistella s'avance prudemment dans l'explication de la persistance des logiques hégémoniques dans les débats, l'ouvrage dirigé par Macleod et O'Meara s'aventure de manière convaincante dans les raisons de la résistance du choix rationnel comme logique orthodoxe. C'est l'objet même d'un chapitre entier¹⁰, dans lequel Alex Macleod explique

8. Keohane R., "International institutions: two approaches", *International Studies Quarterly*, vol. 32, n°4, 1988, pp. 379-396.

9. Wæver O., "The rise and fall of the inter-paradigm debate", in Smith S., Booth K., Zalewski M. (eds.), *International Theory: Positivism and Beyond*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, pp. 149-185.

10. Macleod A., chap. 2, « Émergence d'un paradigme hégémonique », *op. cit.*, pp. 19-34.

comment la force et la domination de cette pensée orthodoxe en grande partie nord-américaine s'alimente et se maintient par l'efficacité même de ses plateformes de publicisation et de diffusion (conférences internationales, journaux et revues spécialisés) entièrement dédiées à l'affirmation et à la pertinence du choix rationnel. Il souligne à bon escient comment cette domination est à la fois symbolique et pratique puisque bon nombre de recrutements universitaires aux Etats-Unis se font sur la base d'un système d'allégeance au paradigme dominant et par la multiplication de stratégies de résistance face aux courants alternatifs.

Cette résistance passe tout d'abord par l'exclusion de ces courants en les ignorant purement et simplement, ou en invoquant leur incommensurabilité avec les approches dominantes et postulant ainsi l'inutilité de tout débat contradictoire. La deuxième logique de résistance c'est la distorsion de la présentation de ces courants alternatifs afin de les ridiculiser. Enfin, la résistance passe par la cooptation de certaines de ces options alternatives les moins critiques et virulentes pour peu qu'elles soient, *a minima*, compatibles et donc, *a fortiori* inoffensives¹¹. Cette démarche sociologique, visant à retracer des pratiques professionnelles, des relations de pouvoir et des logiques de domination, est fort bienvenue pour contrecarrer toute « histoire officielle » des orientations théoriques dans la discipline des relations internationales. Mais elle est aussi une démonstration convaincante de l'intérêt d'une démarche critique. C'est ainsi que par l'ironie du sort pour deux auteurs d'origine anglophone ayant dirigé un manuel en français, ce dernier gagnerait à être traduit en langue anglaise. Il y a à ce titre un paradoxe stimulant qui ressort de la lecture de l'ouvrage dirigé par Macleod et O'Meara : ceux qui résistent sont du côté du paradigme dominant. Ce paradoxe reviendrait-il à dire que ce n'est pas la résistance mais bien la contestation qui produit de l'innovation (théorique) ?

Finalement, ces deux manuels offrent une remarquable illustration de fait que « *la théorie des relations internationales non seulement existe, mais se porte bien*¹² », et que, plus encore, elle « *est partout*¹³ ». Les relations internationales constituent-elles une discipline ? Peu importe après tout la réponse puisque, à l'instar de tout développement intellectuel faisant l'objet d'une catégorisation disciplinaire, les débats théoriques en relations internationales sont sans cesse stimulés, revivifiés et densifiés par la difficulté même de l'objet « international » qui n'échappe pas à l'épistémè de son époque. Ce constat n'est pas sans rappeler un passage d'anthologie d'une œuvre cinématographique québécoise devenue référence internationale mettant en scène justement des professeurs d'université qui se commémorent, non sans une

11. Voir notamment l'article emblématique d'Alexander Wendt publié en 1992 dans *International Organization*, une des revues phares du paradigme internationaliste dominant. Wendt A., "Anarchy is what states make of it: the social construction of power politics", *International Organization*, vol. 46, n°2, 1992, pp. 391-425.

12. Battistella D., *op. cit.*, p. 19.

13. Macleod A., O'Meara D. (dir.), *op. cit.*, p. 1.

certaine ironie (et nostalgie), qu'ils ont été, selon le dernier auteur qu'ils avaient lu, existentialistes, anticolonialistes, marxistes-léninistes, maoïstes, structuralistes, situationnistes, féministes, déconstructivistes, bref, qu'ils ont adoré tous les « ismes », sauf le crétinisme ¹⁴.

14 . Passage du célèbre film de Denys Arcand, *Les Invasions barbares*, 2003.